

apulée

REVUE DE LITTÉRATURE ET DE RÉFLEXION

#11 Utopies en résistance

Pari historique ou rêve d'Atlantide, l'utopie est un beau risque : *réalisée*, c'est une fiction à l'horizon brumeux du politique et de la technique, d'espèce littéraire avec Platon (*La République*) ou Thomas More ; *accomplie*, elle reste une dystopie jusqu'à preuve du contraire. Il n'empêche que le moteur de toute initiative, ou plutôt le ressort de toute pensée, le principe même qui étaye son élan tient d'une hâte de dépassement, voire de transgression, toujours au bord d'un nouveau monde ou d'une révolution que l'histoire sanctionnera pour le meilleur ou le pire – par la digestion institutionnelle ou l'épreuve du désastre. Car sans le principe Utopie, au cœur du langage, de la symbolisation, tout se figerait de l'agitation humaine. C'est un peu ce que laissait entendre Honoré de Balzac : « La passion est toute l'humanité. Sans elle, la religion, l'histoire, le roman, l'art seraient inutiles. »

Rédacteur en chef

HUBERT HADDAD

Secrétaire de rédaction

YAHIA BELASKRI

ÉDITIONS ZULMA

PARIS • VEULES-LES-ROSES



Kantorowicz

*Moi-même, je sais le plus grand gré à l'âne que
je fus de m'avoir fait passer par des tribulations
variées et rendu, sinon pleinement sage, du moins
plus riche de savoir.*

APULÉE

L'Âne d'or ou les Métamorphoses

Ci-dessus : *Apulée*, peinture de Serge Kantorowicz.

La couverture d'*Apulée* #11 a été créée par David Pearson.

Les notices bio-bibliographiques de tous les contributeurs de la revue sont disponibles sur :
www.zulma.fr, page *Apulée*.

© Zulma, les auteurs, 2026.
www.zulma.fr

Sommaire

Hubert Haddad, <i>Utopies et fictions</i>	7
---	---

QUI A PEUR DE NANCY CUNARD ?

Initié et coordonné par Delphine Durand

Delphine Durand, <i>Nancy Cunard, l'Impatiente</i>	14
Geneviève Chevallier, <i>Traduire NEGRO : une aventure revisitée</i>	17
Nancy Cunard, <i>Le shérif du Sud</i> , traduit de l'anglais par Geneviève Chevallier.....	18
Sterling Brown, <i>Enfants du Mississippi</i> , traduit de l'anglais par Geneviève Chevallier.....	21
Langston Hughes, <i>Adieu Seigneur</i> , traduit de l'anglais par Geneviève Chevallier.....	23
Jacques Roumain, <i>Quand bat le tam-tam</i>	24
Benoît Tadié, <i>Black Man and White Ladyship</i> . <i>Pour introduire un pamphlet inédit de Nancy Cunard</i>	26
Nancy Cunard, <i>Homme noir et Lady blanche</i> , pamphlet inédit traduit de l'anglais par Benoît Tadié.....	28
Christine Dualé, <i>Nancy Cunard, une héroïne rimbaldienne</i>	41
Jennifer Kilgore-Caradec, <i>Par amour – poète, muse et instigatrice</i>	45

UTOPIES POLAIRES

Les harmonies invisibles, entretien avec Jean Malaurie

par Hugues Simard	51
Daphné Buiron, <i>L'Antarctique, des utopies en poupées russes</i>	60
Laure Morali, <i>Le ciel dessous la mer</i>	64
Francisco Coloane, <i>L'Anglais de Lockroy</i> , traduit de l'espagnol (Chili) par François-Michel Durazzo	68

ALGÉRIE : ÉCRIRE POUR HABITER L'AILLEURS

Initié et coordonné par Yahia Belaskri

Brahim Hadj Slimane, <i>Vers l'Alhambra</i>	73
Samira Negrouche, <i>Rallumer les rivières</i>	76
Ahmed Zitouni, <i>Je suis un écrivain</i>	78
Yahia Belaskri, <i>Alger 2035, un balcon sur la mer</i>	82

¡YA BASTA! DES AZTÈQUES AUX ZAPATISTES

Delphine Durand, <i>Rêves en tension</i>	87
À la mémoire des sans-noms, entretien avec Patrick Saurin par Delphine Durand	89
<i>Poésie du Mexique d'hier et d'aujourd'hui</i> , présentée et traduite par Patrick Saurin	99
<i>L'horizon zapatiste</i> , traduit par Flor de la palabra, collectif de traduction de la Sexta francophone	105

LEOPOLDO MARÍA PANERO : D'UN DÉMON OU D'UN DIEU

<i>Présenté et traduit de l'espagnol par François-Michel Durazzo</i>	
<i>Dans le jardin de l'hôpital psychiatrique San Juan de Dios</i> , entretien avec Leopoldo María Panero par François-Michel Durazzo	123
François-Michel Durazzo, <i>Le jardin comme expression d'une dystopie</i>	126
Leopoldo María Panero, <i>Un article, un fragment de roman et des poèmes</i>	129



Jean-Marie Blas de Roblès, <i>Le cercle des feux</i>	139
Witi Ihimaera, <i>Wiwi (ou si la Nouvelle-Zélande était le centre du monde)</i> , traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande) par Mireille Vignol	143
Monique-Marie Ihry, <i>Elles ont osé... Delmira Agustini, Alfonsina Storni, Teresa Wilms Montt – la poésie ou la mort</i>	145
Jean Claude Bologne, <i>Le jardin Ficthinouă</i>	153
Georges-Olivier Châteaureynaud, <i>Retour à Orwell</i>	162
Marlene Dee Gray Potoura, <i>deeply madly</i> , traduit de l'anglais (Papouasie-Nouvelle-Guinée) par Maylee Tauru	165
<i>Comment j'ai commencé à écrire</i> , entretien avec Etgar Keret par Catherine Zittoun	169
Macedonio Fernández, <i>Chirurgie psychique d'extirpation</i> , traduit de l'espagnol par Jean-Marie Blas de Roblès	181
Hughes Labrusse, <i>More – Dérives et utopies</i>	188
Georges-Olivier Châteaureynaud, <i>Nayib Bukele, Donald Trump et la solution provisoire</i>	192
Hubert Haddad, <i>Qui parle ainsi, se disant moi ?</i>	195
Marc Petit, <i>À l'enseigne du Pot cassé</i>	205
Remerciements	212

HUBERT HADDAD
Utopies et fictions



*Il faut savoir garder
la démesure du présent*

ÉLIE DELAMARE-DEBOUTTEVILLE

Et la liberté vive-ardente

NANCY CUNARD

À relire aujourd'hui son discours *Aux étudiants*, Anatole France, prix Nobel du consensus humaniste d'époque, qu'à sa mort le fameux brûlot surréaliste « Un cadavre » prétendait enterrer à jamais, reprend voix par-delà cette querelle : « L'utopie est le principe de tout progrès. Sans les utopistes d'autrefois, les hommes vivraient misérables dans les cavernes. Ce sont les utopistes qui ont tracé les lignes de la première cité. De rêves généreux sortent les réalités bienfaisantes. » Il y a utopie dès que la projection historique, qui éclaire l'action en cours et porte le devenir, résulte d'une construction purement conceptuelle. Et cela depuis *La République* de Platon, maître du genre dont Thomas More et Thomasso Campanella reprendront la forme dialoguée afin d'édifier leurs cités idéales, d'aucun lieu ou du soleil, malgré l'emprisonnement, la persécution et la décollation (la tête de Thomasso longtemps exhibée au bout d'une pique sera enfin dérobée par sa fille, qui la couvrera de sa vénération jusqu'à se faire inhumer avec elle). En regard des Conquêtes en *terrae incognitae*, de la révolution copernicienne et de l'infinité des mondes supra-lunaires mise à jour par Galilée, toutes ces projections onirico-philosophiques, plus ou moins occultes tel *Le Songe de Polyphile*, ancêtre du roman-labyrinthe attribué à Francesco Colonna, ou déclaratives comme *La Nouvelle Atlantide* de Francis Bacon ou encore, *rabelaisiennes*, les chapitres libertaires de *L'Abbaye de Thélème* en conclusion du *Gargantua*, s'impose un genre en soi, un topos projectif. Fors ce dernier d'esprit subversif et déjà libertin – « En leur règle n'était que cette clause : fais ce que voudras » –, il règne dans ces fictions urbanistiques, huis-clos architecturaux, une géométrie panoptique et fractale sur tous les plans de l'espace et du temps, en miroir des règles communautaires fondées sur l'exacte péréquation des charges et des besoins. Entre le siècle de Léonard et l'expansion baroque du *seicento*, ces modèles, néanmoins divers, tendent vers l'archétype, qui n'a d'autre réel que le sens donné, le chemin, l'insaisissable point de fuite de l'horizon.

Matrice des mille fictions, l'utopie ne saurait aboutir et se réaliser. On songe à Maïmonide, penseur d'une fin dernière ultime, qu'il imagine, par-delà même la mort et la résurrection, dans ce qu'il nomme *la vie du monde à venir*, ce bien supérieur à tout autre « au-delà duquel il n'y a plus de bien ». Dante nous en donne une image approximative dans sa *Divine Comédie* : l'Enfer en son gouffre de tourments et supplices y configure une manière de dystopie extrême de la destinée humaine, recelant en vérité tous les drames et tragédies qui nourrissent la fiction, quant au Paradis, mirage eschatologique, on ne peut rien en faire, sinon s'en délecter poétiquement, car la Lumière n'a pas d'histoire. (Reste le purgatoire, géhenne biblique ou limbes homériques, où doivent se morfondre diaristes et mémorialistes.) Les utopistes judéo-christianisés des XVIII^e et XIX^e siècles, lecteurs subjugués du *Contrat social*, hantés par le vieux songe édénique, découvrent l'action directe dans les années qui suivent 1789. « Le bonheur est une idée neuve en Europe », s'écrit Saint-Just. En 1790, Robespierre proposera en vain d'inscrire à tous les frontons les mots « Liberté, Égalité, Fraternité ». C'est en 1793, lors de la grande et terrible utopie en acte vite aveuglée par la Terreur, que le maire de Paris Jean-Nicolas Pache ordonne de graver sur tous les édifices publics le slogan radicalisé : *Liberté, Égalité, Fraternité, ou la mort*. Jamais appliquée, la constitution de l'An 1 (1793) qui fait de la liberté un juste partage à portée universelle, inspirera les révolutionnaires du monde entier, ce qu'on appelle le socialisme utopique, défendu jusqu'à l'échafaud par Gracchus Babeuf, théorisé diversement par les Robert Owen, Saint-Simon, Fourier, Étienne Cabet (et son *Voyage en Icarie*), expérimenté dans les communautés et mouvements coopératifs (phalanstères et familistères), spéculé plus radicalement sur des bases présumées scientifiques par Pierre-Joseph Proudhon et sa *philosophie de la misère*, et enfin de manière fondatrice avec Marx et Engel qui balaient les « réalités contradictoires » de Proudhon à partir d'une perspective matérialiste de l'histoire soumise à la dialectique hégélienne « remise sur ses pieds », comme dispositif conceptuel pragmatique et désidéalisé.

Le socialisme scientifique à l'épreuve de la réalité est, si l'optimisme ne tue pas, toujours à l'état expérimental après les plus labiles et arbitraires aménagements libéraux et les pires scléroses idéologiques, ce qui fit tristement dire à Lénine : « Le peuple n'a pas besoin de liberté, car la liberté est une des formes de la dictature bourgeoise. Le peuple veut exercer le pouvoir. La liberté ! Que voulez-vous qu'il en fasse ? » (*L'État et la révolution*) C'est à ce point extrême de rupture avec l'idéal révolutionnaire chahuté depuis, disons, le rêve kantien de paix perpétuelle (*Zum ewigen Frieden*, 1795), que l'utopie vire à la dystopie, du moins comme genre romanesque, domaine critique par excellence. On ne saurait faire, sans sacrifice de ce qui rend apte à toutes les vertus de résistance et d'altruisme, l'économie de la liberté. « Périss

l'humanité plutôt que le principe ! C'est la devise des utopistes comme des fanatiques de tous les siècles » avait prévenu Proudhon (dont l'antisémitisme virulent est l'angle mort d'époque : « Le juif est l'ennemi du genre humain. Il faut renvoyer cette race en Asie ou l'exterminer », *Carnets*).

Au temps des Lumières régnait le *principe espérance*, et Louis-Sébastien Mercier, philosophe mineur, fieffé polygraphe surnommé « le singe de Jean-Jacques », connut un succès européen avec un roman d'anticipation, le premier en date, *L'An 2440, rêve s'il en fut jamais*, paru en 1771. Projeté en songe au plus lointain futur, le narrateur se voit évoluer dans l'idéal programmé des Lumières. Ce qui fit benoîtement déclarer à son auteur, une fois la féodalité et les privilèges abolis : « Je suis donc le véritable prophète de la révolution. » Il s'agit bien là d'une utopie à la manière de Thomas More ; il est vrai, qu'en bien ou en mal, les rêves uchroniques empreints des aspirations humanistes les plus éclairées, sont assez souvent ad hoc en prédictions, ce qui n'empêche nullement le meilleur d'être farci du pire (ainsi des préjugés sexistes de notre visionnaire effectivement adoubés dans la Constitution de 1789 reléguant les femmes à la citoyenneté passive).

Un siècle plus tard, le « matérialisme enchanté » de Diderot n'a plus cours. L'utopie comme réalisation concertée du bonheur humain résiste mal à l'épreuve des pouvoirs, toujours en fin de parcours arbitraires et bellicistes. L'inversion des valeurs, tourne alors à la dystopie : quand le bonheur devient un mot d'ordre, la société de contrôle s'infiltre et s'inocule *urbi et orbi*, dans les sphères publiques et privées, les mœurs et les mentalités, avec pour objectif la servitude volontaire dans le meilleur des mondes tolérables, l'aliénation à une sous-culture de persuasion par intoxication hypnotique ou doctrinale. Entre ombres et lumière, H. G. Wells expérimente l'utopie en terre hostile, il la sauve du désastre par maints happy ends un peu forcés, jusque dans *L'Île du docteur Moreau*, avant d'imaginer, cette fois en essayiste et idéologue, un « État-Monde *Cosmopolis* » qui fera flores dans la classe intellectuelle marxiste et universaliste. Comment l'utopie, peut-elle devenir réalité ? Il applaudit Lénine jusqu'à son embaumement, atrocement désenchanté par l'avènement d'un Joseph Staline qui met à mal sa *Cosmopolis*. Wells avait-il connaissance du roman d'un de ses fervents lecteurs, *Nous autres*, interdit en Russie mais dont les traductions anglaise et tchèque parurent en 1924 et 1927 ? Aldous Huxley et Georges Orwell assurément eurent tout loisir de lire la contre-utopie d'Evgueni Zamiatine échappé miraculeusement des griffes du dictateur grâce à l'entremise de Gorki. Zamiatine fut une sorte de héros de l'improvisation dans un monde en transe. Sa vie de danseur de corde au-dessus d'un chaos événementiel ferait la matière d'une saga historique égale en péripéties à celles de Margaret Mitchell ou de Boris Pasternak.

On s'interroge sur l'issue et la portée des récits d'anticipation à visée sociale, la part des grands utopistes des siècles passés dans l'effondrement des régimes féodaux au socle d'empires déliquescents, et corrélativement, dans l'emprise des totalitarismes qui voudraient s'imposer en utopies conquérantes, pour la félicité des peuples. Une chose est sûre, l'antidote dystopique en constitue la nécessaire contrepartie et la plus efficace déconstruction avec quelques chefs-d'œuvre qui émergent du mascaret éditorial où des flux contraires bouillonnent, à commencer par *Le Meilleur des mondes* (*Brave New World*, 1932) d'Huxley qui, vingt ans plus tard, conscient d'avoir joué en vain les Cassandre, nous léguait comme alternative le bellicisme nationaliste généralisé au risque d'une guerre nucléaire ou un totalitarisme mondial supra-étatique issu du chaos tant social que technologique.

Grâce à la science et aux techniques eugénistiques, tout est réglé dans l'État Mondial où l'humain sauvage, comme on parle de saumon sauvage, a été éradiqué au profit d'un clone :

« Bienvenue au Centre d'Incubation et de Conditionnement de Londres-Central. À gauche, les couveuses où l'homme moderne, artificiellement fécondé, attend de rejoindre une société parfaite. À droite : la salle de conditionnement où chaque enfant subit les stimuli qui plus tard feront son bonheur. Tel fœtus sera Alpha – l'élite – tel autre Epsilon – caste inférieure. Miracle technologique : ici commence un monde parfait, biologiquement programmé pour la stabilité éternelle... La visite est à peine terminée que déjà certains ricanent. Se pourrait-il qu'avant l'avènement de l'État Mondial, l'être humain ait été issu d'un père et d'une mère ? Incroyable, dégoûtant... mais vrai. »

Impossible de s'échapper d'une prison aux dimensions du monde où une « dictature parfaite » comme une séquence d'ADN a tous les semblants de la démocratie puisque le citoyen n'a plus l'usage des droits fondamentaux devenus obsolètes : « Un système d'esclavage où, grâce à la consommation et au divertissement, les esclaves auraient l'amour de leur servitude. » Système qui peut très bien s'accorder du slogan situationniste : « Vivre sans temps mort, jouir sans entrave. » Le temps mort étant non productif, source de conflit, et l'entrave, fauteuse de prise de conscience.

Le super-État Océania, régi par Big Brother dans un futur post-apocalyptique imminent, ressemble fort au *Brave New World* d'Huxley. C'est en 1949 que Georges Orwell publie son *Nineteen Eighty-Four*, dystopie résultant d'une guerre nucléaire qui, si elle avait vraiment eu lieu en 1950, aurait privé sa fiction de toute audience. Un parti unique représenté par un seul visage ubiquitaire qui nous scrute, une police de la Pensée dévolue à la surveillance par *télécrans*, un ministère de la vérité en charge de la propagande, du négationnisme historique, de la mise sous boisseau de toutes les libertés,

tant d'expression que de la moindre indépendance d'esprit. On comprend que 1984, c'est plus que jamais, dans la conjecture, *aujourd'hui et demain* ; si la prophétie du malheur, selon Hans Jonas, est faite pour prévenir sa réalisation, prions pour que le bonheur institutionnel dans lequel on baigne déjà à demi – sur fond de terrorisme d'opinion et de *véritude* (*Truthiness*) ou vérité optionnelle, alternative, comme avatar de la pensée logique, au milieu des déchets et reliquats de l'ancien monde – ne soit qu'un épisode de l'Histoire, malgré la novlangue invasive, sorte de mûrle pleureuse infestant peu à peu tous les édifices de langage, écrits comme oraux. Rappelons qu'Orwell né en Inde britannique en 1904, et qui eut, collégien, Aldous Huxley comme professeur de français, sera sergent de la police impériale en Birmanie (au titre du service militaire), avant d'évoluer en toute connaissance de cause vers un radicalisme anticolonial : « Hitler n'est que le spectre de notre propre passé qui s'élève contre nous. Il représente le prolongement et la perpétuation de nos propres méthodes. »

Un autre chef-d'œuvre, celui-ci encore peu lu, qu'Orwell ne pouvait méconnaître et dont il semble s'être largement inspiré : *Kallocaïne* de Karin Boye, paru en 1940 en Suède, un an avant le suicide de l'auteure (1900-1941). À croire qu'une pareille entreprise de déconstruction fictionnelle d'un certain réel d'État fondé sur l'exploitation du matériel humain à des fins absurdes de rendement et de progrès, ne pouvait que vider de toute illusion vitale ses instigateurs (le très aventureux Orwell, qui s'engagera dans les milices du POUM pendant la guerre d'Espagne, meurt lui aussi un an après parution, en 1950). Poète et romancière, traductrice de T. S. Eliot, Karin Boye découvre avec effroi l'emprise du nazisme lors d'un séjour à Berlin. Cette aventure, la lecture du *Meilleur des mondes* et l'influence plus intérieure, d'espèce existentielle, de Franz Kafka, témoin augural des temps à venir, éclairent en partie, par propice alchimie, le phénomène *Kallocaïne* rédigé à bout de souffle entre les déchirements d'une passion saphique et d'un vœu d'annihilation. En pleine glaciation des cœurs et des esprits, dans le pire des mondes, le protagoniste, un chimiste au service de l'État Mondial, élabore un sérum de vérité qui permettra de détecter les délinquants de la pensée. Lui-même emprisonné, le chimiste narrateur revenu à l'humaine raison écrit son aventure, son asservissement hypnotique au pouvoir totalitaire, l'aliénation aveugle aux schèmes coercitifs, l'usage de la kallocaïne, avatar funeste du soma huxleyen : « Tout le monde peut être vertueux, à présent. On peut porter sur soi, en flacon, au moins la moitié de sa moralité. Le christianisme sans larmes, voilà ce qu'est le soma. » (*Le Meilleur des mondes*) Le roman vaut aussi par l'étrangeté d'une narration pronominales comme asservie à la glaçante inhumanité totalitaire mais qui laisse filtrer en arrière-plan, mystérieusement, la profonde mélancolie des espaces mentaux

de Karin Boye. Cette intime et austère poésie dont on s'éprend dans ses divers recueils :

*Je suis une mouette, et en repos, les ailes déployées,
je bois la bénédiction du sel marin
loin, à l'est de tout ce que je sais,
loin à l'ouest de ce que nous voulons tous,
contre le cœur du monde
blancheur aveuglante !*

C'est quoi, travailler à faire signe, follement, désespérément, dans une sorte de grâce qui tient à distance la mort au moment même où on en lèche la foudre ?

Par la poésie résiste en nous *l'esprit de l'utopie*. Car la démesure du présent n'est autre que la liberté vive-ardente.



Qui a peur de Nancy Cunard ?

Dossier initié et coordonné par Delphine Durand



*Le Grand Jeu est irrémédiable ; il ne se
joue qu'une fois.*

ROGER GILBERT-LECOMTE

Une « masse poétique étincelante dédiée à l'archipel de l'insomnie ». On pourrait citer ces mots d'Henry Miller dans *Tropique du Capricorne* pour qualifier la vie ardente et multiforme de Nancy Cunard. Une vie fabuleuse qui passe de la richesse au dénuement, le plus vivant des romans modernes émaillé d'images et de rencontres flamboyantes qui nous entraînent du hameau de Nevill Holt dans le Leicestershire où elle voit le jour, héritière par son père de la compagnie de navigation transatlantique Cunard Line, jusqu'aux années outrancières de sa jeunesse à Paris, aux côtés des têtes brûlées de Montparnasse. Son œuvre est une longue confession d'amour exalté, un hymne à la gloire d'un monde magnifique et cruel dont elle ne sera jamais rassasiée. Un combat pour la libération des opprimés. Reprenant à son compte les définitifs mots d'ordre de Marx, « transformer le monde », et de Rimbaud, « changer la vie », elle est l'Irrésignée. Rebelle incarnée, elle a mis son cœur à nu, a joué au Grand Jeu, celui où l'on met en caution sa vie même. Elle s'avance vers nous, somptueusement triomphante. Rimbaldienne.

D. D.

